

Le billet du rédacteur en chef

À quelles autres pratiques que lettrées et érudites les bibliothèques patrimoniales peuvent-elles s'ouvrir? Ce cerveau, où des milliers de chercheurs élaborent quotidiennement des savoirs nouveaux, a-t-il assez de souplesse pour faire place à des pratiques moins habituelles, usages d'écrivains dont l'effort ne vise pas à apporter de nouveaux savoirs, mais à porter à la connaissance ce qui ne fait l'objet d'aucun savoir? Que se passe-t-il donc lorsque – comme dans ce numéro – l'on invite des écrivains, des auteurs à s'installer au clavier de cette gigantesque « machine à écrire » qu'est une bibliothèque nationale?

À ces questions sans réponse unique, il est préférable d'opposer trois hypothèses qui décrivent, dans l'histoire ou dans les œuvres, trois manières d'être, trois postures pour l'écrivain en bibliothèque. Synthétisons-les autour de trois actions : consulter, contourner, consacrer.

Consulter. C'est le mode d'être le plus commun pour l'écrivain dans la bibliothèque. Il s'y conduit ainsi comme le chercheur ordinaire. Avec cette différence qu'il y bricole autre chose, qu'il fait subir aux sources, à la documentation un profond travail de transformation, avec, au bout de ces détournements successifs, l'œuvre. Travail de castor pour Flaubert qui dévora, des années durant, les encyclopédies populaires Roret pour inventer la bibliothèque de *Bouvard et Pécuchet*.

Contourner. C'est une des modalités les plus radicales pour l'écrivain que de s'arc-bouter contre la bibliothèque, que d'en combattre la force d'inertie, l'évidence de la continuité qu'elle nourrit dans l'accumulation des livres. L'écrivain se lève ainsi de sa chaise, et chemine jusqu'à parvenir aux confins de ce continent de mots, d'idées, d'histoires, pour le contourner et toucher aux bords extérieurs de l'empire. Dans *Les Ailes du désir*, de Wim Wenders, Homer – réincarnation de l'Homère antique en Berlinois à chapeau mou

et pardessus gris –, hante les allées et les salles de la Bibliothèque nationale à Berlin. Dans sa déambulation, le voilà qui médite, dans la langue de Peter Handke, la suite de *Illiade*. Une épopée jamais entendue, jamais lue dans aucune bibliothèque au monde : « Mes héros ne sont plus les guerriers et les rois, mais les choses de la paix, toutes égales entre elles. Les oignons qui sèchent valent le tronc d'arbre qui traverse le marécage. Mais nul n'a réussi à chanter une épopée de paix. Pourquoi la paix ne peut exalter, à la longue, ne se laisse-t-elle pas raconter? » Là où le chercheur cherche à ajouter du savoir aux savoirs, l'écrivain cherche à ajouter des mots « inouïs » au monde. Comme pour le « tirer de son anonymat ».

Consacrer. Il faut ici laisser derrière soi les usages. Et parler de ces liens qui se nouent entre l'écrivain et la bibliothèque. Montaigne, à Bordeaux, marchait dans la bibliothèque comme dans un immense promenoir. Pour agiter les mots, les idées et les textes. À l'autre bout du temps, Sartre, en Alsace, rêvait devant les hauts murs de la bibliothèque du grand-père. Jean-Paul enfant s'hypnotise, dans *Les Mots*, à regarder les livres, et, comme en proie à une hallucination, se voit, être de chair et de sang, se métamorphoser en être de papier, de colle et de corde. Transsubstantiation. Eucharistie inversée : la chair et le sang pour le cuir et le papier. C'est dire si le pouvoir de révélation d'un devenir écrivain habite la bibliothèque. Dans *Le Temps retrouvé*, le narrateur découvre au bout de la *Recherche*, précisément dans une bibliothèque, celle des Guermantes, l'amour des livres. Mais cette bibliophilie ne ressemble à aucune autre. Les livres n'y sont aimés qu'à proportion de ce qu'ils font revivre au narrateur un fragment du passé. Bibliophilie qui est à Marcel comme un prélude à la révélation de la vocation à écrire ses livres, à les composer comme autant de mémoires du temps perdu, soudain retrouvé dans une bibliothèque.

Thierry Grillet

Délégué à la diffusion culturelle,
Bibliothèque nationale de France